

Critique du film *BEREZIINA*

par les élèves de 4^{ème} du collège Shea Tiaou d'Ouvéa

Résumé :

BEREZIINA est un court-métrage néo-calédonien réalisé en 2024 par Anthony Pedulla. Ce film raconte l'histoire de Zerbina, une fille de brousse qui rêve de devenir danseuse. Pour cela, elle a arrêté ses études à Nouméa et ne fait que danser, notamment au sein d'une compagnie de hip-hop. Un jour, son père, chef de clan dans le Nord de la Nouvelle-Calédonie, la convoque à la tribu pour une réunion de famille et de clan. Il lui annonce alors qu'elle va devoir se marier avec un garçon choisi par son clan dans un autre clan. Zerbina est en colère, elle n'est pas d'accord avec ce choix, elle se lève et se sauve dans la forêt. Dans un lieu tabou, elle rencontre l'esprit de son grand-père paternel, qui lui enseigne une danse traditionnelle guerrière de sa famille, l'encourageant ainsi à poursuivre sa passion et à choisir son destin, tout en trouvant une façon de respecter aussi sa culture. La jeune femme arrive ainsi à s'affirmer face à son père et à trouver sa voix entre sa culture traditionnelle et la vie plus urbaine qu'elle a choisie.

Critique :

Au début du film, la jeune fille kanak, filmée en train de danser au Rex a les cheveux courts et un style vestimentaire plutôt masculin. Elle expliquera plus tard à sa mère, qui lui reproche de ressembler à un garçon, qu'elle a voulu changer. En arrêtant ses études et en assumant un nouveau style, elle a ainsi commencé à s'affirmer et à prendre son indépendance. Le court-métrage raconte ce moment où sa culture la rattrape. Une situation suggérée dès les premières images car, alors même que la danseuse enchaîne des pas de hip-hop, des images d'une danse traditionnelle (que l'on retrouvera par la suite) semblent faire irruption dans sa pensée, la ramenant ainsi à la tribu alors qu'elle évolue dans un univers plus urbain. En arrivant à la tribu, sa mère lui demande d'enfiler une robe popinée, habit traditionnel des femmes kanak. Au début du conseil de clan, le père de Zerbina, également chef, est filmé en contre-plongée, ce qui donne une impression de grandeur et d'autorité. Zerbina écoute, assise, jusqu'à son refus du mariage forcé. Elle se révolte alors, prend la parole, se lève pour être au même niveau que son père, avant de partir dans la brousse. Par la suite, père et fille seront toujours filmés face à face, comme pour les mettre sur un pied d'égalité. De même, on ne verra plus Zerbina en robe popinée, même lors de son dernier échange avec son père. Elle gardera alors ses « nouveaux » habits choisis à Nouméa. Elle va d'ailleurs apporter sa nouvelle vie en brousse en allant, à un moment, enregistrer une vidéo TikTok de danse urbaine en plein milieu de la nature près de sa tribu.

Zerbina est face à un choix : son indépendance ou sa culture. Un choix qu'a aussi dû faire son père à son époque. Alors qu'il vivait à Nouméa, il avait dû abandonner son travail et oublier ses amis pour rentrer à la tribu reprendre la chefferie lors du décès de son père. C'est l'esprit de ce père, donc le grand-père de Zerbina, qui va alors apparaître à la jeune femme et l'aider à faire des choix. L'esprit de cet aïeul explique à la jeune femme que la danse fait bien partie de la culture kanak et s'étonne d'ailleurs que son père ne lui ait pas enseigné la danse guerrière traditionnelle de leur clan. Il explique que les ancêtres l'avaient apprise au père pour que celui-ci la transmette à

Zerbina. Le grand-père parle en langue cèmuhi, c'est le seul à s'exprimer dans cette langue vernaculaire, comme si le père et la fille, en vivant à Nouméa, avaient un peu perdu leur culture. Ce grand-père fait comprendre à Zerbina que la danse est sacrée et qu'elle peut être une danseuse. Quand ils dansent ensemble, le grand-père est d'ailleurs en habits traditionnels alors que Zerbina porte des habits urbains. Le grand-père l'encourage, car il connaît la tradition, veut le bien de sa petite-fille et il sait que la coutume elle n'est pas figée.

À la fin du court-métrage, la jeune fille explique à son père, en étant debout en face de lui, qu'elle accepte sa culture et sa coutume, mais qu'elle a compris qu'elle peut faire à sa manière et qu'elle n'est pas obligée de tout abandonner, comme il l'a fait, pour assumer ses fonctions coutumières. La fin ouverte est d'un côté difficile à accepter, car l'envie de savoir comment Zerbina va réussir à faire « à sa manière » est forte. En même temps, il y aurait peut-être moins d'espoir si on avait la fin. Le court-métrage donne en effet un certain espoir puisqu'il représente la jeune génération qui trouve un moyen d'associer ses aspirations modernes et la tradition. Le film permet aussi à un personnage féminin de revendiquer le droit de choisir sa vie, de refuser le mariage forcé de la culture kanak, sans non plus accepter que son petit ami, d'une autre culture, lui dise quoi faire.

Le travail technique du film est appréciable. La qualité du travail de la caméra (avec le mouvement lors des scènes de danse, l'apparition de l'esprit du grand-père ou encore les gros plans sur de nombreux détails), ainsi que le rapport à la nature (par les images, mais également grâce au travail sur le son, qui mélange souvent les sons de la nature avec des éléments d'un univers plus urbain, traduisant ainsi la situation de Zerbina, prise entre deux cultures). En tant que jeunes kanak, l'histoire, dont chacun peut imaginer la fin à sa manière, nous a spécialement semblé intéressante, car elle parle de nos traditions et de la culture. Pour les jeunes femmes, ce court-métrage nous explique également l'importance d'être fortes, courageuses, de connaître la tradition et de faire nos choix, des valeurs qui touchent toutes les cultures et rassemblent ainsi un large public autour de ce film. *BEREZIINA* nous montre ainsi que grandir n'est pas toujours facile, mais qu'on peut y arriver. Le film nous encourage à nous affirmer, tout en sachant d'où nous venons et en sachant quelles valeurs nous animent. Savoir si on souhaite faire de nos vies des défaites ou des réussites.

